NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

109 N° 3 1987

Dire l'Ineffable. À propos d'un livre récent

Ph. DELHAYE

p. 411 - 415

https://www.nrt.be/en/articles/dire-l-ineffable-a-propos-d-un-livre-recent-113

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Dire l'Ineffable

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT*

Le P. Paul Gilbert est aujourd'hui professeur de philosophie à l'Université Grégorienne; il nous présente le résultat de ses recherches sur le *Monologion* de saint Anselme, ouvrage dont, à son avis, la dynamique n'a pas reçu l'attention qu'elle mérite.

Le volume que nous examinons est issu d'une thèse en vue du doctorat en philosophie à l'Université de Louvain-la-Neuve. Dans sa logique austère et rigoureuse, le *Monologion* est, on le sait, une œuvre capitale d'Anselme, dont l'interprétation nous place devant de gros problèmes. Soyons reconnaissants à l'auteur de les avoir étudiés à nouveau.

Rappelons la division du traité, si importante pour l'analyse structurale: les ch. 1 à 12 établissent l'existence de «ce qui est par soi»; du ch. 13 au ch. 28, Anselme traite des attributs divins; les ch. 29 à 63 considèrent la divine Trinité. Anselme explique ensuite l'analogie entre l'esprit humain et Dieu. Les ch. 79 et 80 présentent la conclusion dans la forme d'un appel à l'amour.

Plutôt que d'entreprendre une étude détaillée des sources d'Anselme et des différentes explications avancées à propos de la valeur de son argumentation, le P. Gilbert examine le *Monologion* sous le biais de sa structure. Ainsi, en une soixantaine de pages, il cherche à préciser la méthode suivie par Anselme. Ses conclusions ne surprennent pas: Anselme veut donner une interprétation des conditions rationnelles du Credo. Le reste de la thèse (61 à 294) est une lecture savamment commentée des 80 chapitres du traité.

La preuve anselmienne de l'existence du Bien suprême n'est pas aisée: le même mot «bon» est dit de choses différentes. Celles-ci ne sont bonnes que par quelque chose qui est compris (*intelligitur*) comme identique (*idem*) dans les différentes choses qui sont bonnes. Saint Anselme affirme qu'il y a un même concept univoque du bien et que, parce que ce concept existe, la bonté suprême existe elle-même.

---

* P. GILBERT, *Dire l'Ineffable. Lecture du «Monologion» de saint Anselme*, coll. Le Sycomore, Paris, Lethielleux; Namur, Culture et Vérité, 1984, 303 p., 170 FF.

Bien sur, tous les aristotéliciens protesteront. Ils parleront d'un passage de l'ordre logique à l'ordre ontologique. Ils voudront rectifier le raisonnement en faisant appel soit à la participation, soit à la causalité efficiente. Mais est-ce là le projet d'Anselme? L'imbrication des quatre premiers chapitres du *Monologion* est ainsi résumée par le P. Gilbert: «Les dernières phrases des chapitres affirment un *summum* qui est *id*; elles invitent donc, plus spécifiquement qu'à une preuve d'existence, à la reconnaissance de ce qu'est le *summum,* le *id* n'étant pas seulement un attribut...» (67). «Le ch. 3 n'aboutit pas à l'affirmation de la plus grande existence... il s'agit plutôt de bien entendre maintenant ce qu'est l'existence originaire *per se.* La réflexion va chercher le sens de cette unité principielle en pensant l'*unum aliquid* non plus comme l'*idem* dans le divers, mais comme ce qui ne peut être qu'Un» (79). Du texte du troisième chapitre du *Monologion,* en effet, l'argumentation suivante se dégage: Anselme affirme que toutes les perfections formelles existent par une première réalité de leur classe. Cela vaut aussi pour l'être. Une telle perfection première ne peut qu'être «une seule». Comme être par soi est meilleur qu'être par un autre, ce premier et unique être est aussi le plus grand.

Le ch. 4 du *Monologion* est avant tout une méditation dans le cadre de la catégorie des relations. Ne pourrait-on pas dire aussi qu'il s'agit d'une réflexion religieuse sur les degrés de la perfection formelle et sur la participation? Mais alors, il faut le noter tout de suite, c'est qu'Anselme se tient au niveau de la gnoséologie (il s'agit de faire reconnaître la primauté de l'Idée de Dieu) et non pas au niveau aristotélicien du XIII^{e} siècle (et des suivants), essayant de démontrer la réalité ontologique d'un premier moteur parfait à partir des degrés ontologiques des êtres inférieurs.

Aux ch. 5 à 8 Anselme expose son «programme» (89). Disons qu'il essaie de montrer une certaine équivalence des prépositions *ex, de* et *per.* Ainsi ce qui est *par* l'Être le plus grand, est aussi *de (ex)* cet Être. Le monde a été fait à la fois par l'Être le plus grand et *ex nihilo.* Le P. Gilbert le note avec raison, Anselme invite à penser non pas selon la grammaire, mais selon la réalité des êtres en question (91).

Dieu est par lui-même (ch. 6). Pour le montrer, Anselme introduit une comparaison avec la triade: *lux, lucere* et *lucens,* pour conclure qu'on trouve des rapports analogues entre l'essence suprême, l'existence (*esse*) absolue et le «plus étant» (*maxime ens*). Il y a un remarquable essai d'élaborer un langage théologique.

Le P. Gilbert critique ici une explication du grand maître que fut Etienne Gilson. Selon Gilson, pour Anselme, l'essence est bien ce qui existe; elle ne peut être conçue comme n'existant pas. Le P. Gilbert serait incliné à penser que cette interprétation est trop augustinienne. Il est vrai qu'un peu plus loin (95) il avance une interprétation qui réduit les nuances: «La lumière luit en tant qu'elle est lumière; supprimer la lumière, c'est supprimer à la fois son essence de lumière, son acte d'éclairer et l'étant qui luit.» Il s'agit bien de causalité formelle: «L'essence est le terme, la plénitude de l'*esse*.»

Venons-en au ch. 8, où saint Anselme fait l'exégèse de la création *ex nihilo*. Elle signifie évidemment qu'il y a discontinuité entre deux états qui se succèdent. Mais, d'autre part, les choses créées préexistent dans l'esprit du Créateur. Anselme en vient ainsi à parler de «locution intérieure» et développe sa théorie de l'image. Le P. Gilbert, avec raison (116), montre toute la différence qu'il y a entre celle-ci et la doctrine de l'image chez saint Augustin.

Le commentaire des ch. 13 à 28 du *Monologion* est particulièrement éclairant. Il s'agit ici des propriétés du plus être (*summe esse*). La dialectique du *melius* conduit Anselme à attribuer à Dieu tout ce qui est perfection pure, sans mélange. Ce discours compte de nombreux noms abstraits comme aussi des noms concrets; cependant l'Abbé du Bec insiste tout spécialement sur la simplicité, l'éternité et l'ubiquité divines.

Le ch. 28 a un but tout spécial: il veut montrer la différence radicale qui existe entre l'être immuable et éternel de la divinité d'une part et la contingence ou la précarité des êtres créés d'autre part.

Le mystère de la Sainte Trinité est traité aux ch. 29 à 37. La consubstantialité du Verbe et de l'Esprit avec le Père est déduite par analogie avec l'acte réflexif de l'âme, qui se dit et se comprend dans son verbe. Il s'agit donc essentiellement d'une explication cherchée dans le parallélisme qui existe entre l'âme humaine et l'Être suprême. Ce qui se manifeste dans l'âme appartient aussi à Dieu à l'image de qui elle fut créée.

Les ch. 38 à 48 prolongent la réflexion philosophique et chrétienne d'Anselme sur l'unité du Père et du Fils et sur l'Esprit de Dieu. Une fois de plus, nous sommes loin de la théologie qui a cru devoir incorporer la métaphysique d'Aristote. Dans la ligne d'Augustin, prince des platoniciens chrétiens, Anselme inscrit le mystère trinitaire dans l'analyse de l'analogie de l'esprit humain

Tout comme les richesses du dogme trinitaire, les profondeurs de l'esprit humain seront dès lors scrutées et analysées avec le plus grand soin (voir particulièrement les ch. 65-78).

L'auteur divise la dernière partie de son étude en deux étapes: la connaissance et l'amour de Dieu. Dans de fort belles pages, il illustre les derniers chapitres du *Monologion*: «L'âme est faite pour aimer sans fin l'essence souveraine. Cela implique qu'elle vive finalement de manière heureuse» (272). La récompense de l'âme sera l'objet même qu'elle a désiré et aimé (274). Par contre, celui qui ne se conforme pas aux exigences de la nature de son âme, en tant qu'image de Dieu, encourt le malheur éternel. Anselme déduit l'immortalité de l'âme humaine à partir de la bonté divine. Foi, espérance, charité expriment ce qu'est l'âme dans sa structure profonde, à savoir son ouverture sur Dieu. De cette façon, Anselme montre à nouveau que Dieu et homme, foi et raison ne sont pas antinomiques mais convergent de la psychologie vécue et pensée vers les richesses de l'être divin lui-même.

M'est-il permis de redire en bloc tout le bien que je pense de ce livre remarquable? Son premier mérite est d'avoir évité le piège dans lequel tant de «néoscolastiques» sont tombés. Ils voyaient dans le maître du Bec un prédécesseur maladroit — voire un rival — de saint Thomas. Et dès lors, inconsciemment peut-être, ils lisaient Anselme non pour lui-même, mais avec les lunettes de leur propre logique-métaphysique aristotélicienne. Grâce à son regard authentique, le P. Gilbert a lu Anselme dans la ligne de la pensée de celui-ci: la théologie et la philosophie — pourquoi pas la philosophie chrétienne? — de la Bible, telle que saint Augustin et la platonisme latin l'ont comprise.

Grâce à cette clef d'interprétation, la pensée authentique anselmienne a pu être restituée. Il s'agit d'amener l'homme à réfléchir sur son esprit et sur sa volonté pour y saisir le dynamisme qui mène à percevoir le Dieu authentique, Un et Trine. La doctrine de l'homme image de Dieu n'est pas seulement un thème parmi d'autres. Elle est la méthode elle-même, une lumière et une force. Elle cherche à faire lire Dieu dans l'âme à partir d'une analyse approfondie et d'un mouvement à double sens, qui va de Dieu vers l'homme et ensuite de l'homme vers Dieu.

Faut-il montrer l'actualité de ce message d'intériorité? Deux siècles après saint Anselme, la pensée philosophique et théologique chrétienne de l'Occident a adopté l'aristotélisme. Dès lors pour

atteindre Dieu, en un premier contact, il fallait s'en aller dans le cosmos et, par la causalité efficiente, remonter vers un Premier Moteur immobile. La théologie de l'homme image de Dieu devient alors un thème pieux, le bien de cette «spiritualité» qui sera le lieu de refuge des grands thèmes dogmatiques et moraux chrétiens désormais exilés par la *physis* aristotélicienne et tout ce qu'implique son copieux arsenal.

Au moment où l'idée de cette nature avant tout cosmique s'effondre devant les exigences du personnalisme, au moment où le cosmos borné et rigide du Stagirite éclate devant les découvertes scientifiques, n'est-il pas heureux que notre pensée chrétienne — philosophique, théologique, spirituelle — se nourrisse et se développe dans des œuvres pré-aristotéliciennes qui ont su mettre en œuvre les richesses divino-humaines de l'esprit et ont donné un sens profond à l'analogie entre le Dieu Créateur-Sauveur et son image ou ressemblance humaine?

L'ouvrage du P. Gilbert est de ceux qui nous aideront puissamment dans cette renaissance.

B-1302 Dion-Valmont Ph. DELHAYE
Avenue des Alouettes, 6